

Discours de M. Ousmane Sow à l'occasion de son installation

à l'Académie des beaux-arts

le mercredi 11 décembre 2013, au fauteuil d'Andrew Wyeth

Rien de ce qui m'arrive cet après midi ne m'est habituel : roulements de tambours, décorations, un habit de prince, conçu Monsieur Azzedine Alaïa, grand couturier au talent de sculpteur, et un discours à prononcer devant une si auguste assemblée.

Votre soutien moral et votre indulgence m'aideront peut-être à m'adresser à vous sans trop d'appréhension.

Je vous remercie, Jean, pour votre discours, et, à travers vous, tous les membres de l'Académie des Beaux Arts qui me permettent de siéger parmi vous dans ce noble Institut.

Vos paroles ont été pour moi un véritable encouragement.

J'y ai retrouvé cette amitié née lors de notre première rencontre à la Fonderie de Coubertin. Vous terminiez votre sculpture du Général de Gaulle, tandis que je tentais ma première réalisation en bronze.

En exposant sur le Pont des Arts, en 1999, entre le Louvre et l'Institut, comment aurais-je pu imaginer que je traverserai un jour la voie rapide pour venir vous rejoindre ?

Si je suis là aujourd'hui, c'est grâce au Président Abdou Diouf qui a proposé mon nom à Monsieur le Secrétaire Perpétuel. Et grâce aussi à Jean Christophe Rufin qui a accompagné ma candidature.

Mais je n'ignore pas que vous n'obéissez qu'à vos propres critères et qu'il ne suffit pas d'être recommandé pour être élu.

Mon élection du 12 Avril 2011 a d'autant plus de valeur à mes yeux que vous avez toujours eu la sagesse de ne pas instaurer de quota racial, ethnique ou religieux pour être admis parmi vous.

Comme mon confrère et compatriote sénégalais Léopold Sedar Senghor, élu à L'Académie Française il y a trente ans, je suis africaniste.

Dans cet esprit, je dédie cette cérémonie à l'Afrique tout entière, à sa diaspora, et aussi au grand homme sui vient de nous quitter, Nelson Mandela.

Avant mon élection, je connaissais peu, je l'avoue, l'œuvre d'Andrew Wyeth, mon prédécesseur. J'ai été enchanté de mieux découvrir sa peinture et particulièrement ses

aquarelles. Je suis heureux de faire aujourd'hui son éloge car nous avons des points communs. Comme lui, je cherche à transcrire le miracle de la vie.

Andrew Wyeth est né en 1917 dans la banlieue de Philadelphie. Enfant fragile, il est éduqué à la maison par des tuteurs.

À l'âge de quinze ans, il devient l'apprenti de son père, célèbre illustrateur.

A dix-neuf ans, il expose, pour la première fois, trente aquarelles, à Philadelphie.

À vingt ans, c'est dans une galerie de New York qu'a lieu sa première exposition personnelle.

Le succès est immédiat. Plusieurs expositions personnelles vont se dérouler chaque année aux Etats-Unis et dans le monde entier.

À vingt-trois ans il se marie.

En 1943, au musée d'art moderne de New York, il participe à la grande exposition : Réalistes Américains et Réalistes Magiques.

Deux ans plus tard, son père meurt dans un accident de voiture, en percutant un train.

En 1977, il entre à l'Académie des Beaux-Arts et fait ainsi partie de plusieurs académies : française, américaine et soviétique.

Il reçoit de nombreuses distinctions aux Etats-Unis, à Londres, à Leningrad et à Paris.

Kroutchev et Eisenhower aiment tous deux ses peintures, ce qui est un exploit en pleine guerre froide.

Beaucoup de célèbres visiteurs défilent devant la toile de Wyeth, accrochée à la Maison Blanche.

Le Musée d'Art de Philadelphie lui a d'ailleurs remis un prix « pour avoir donné de la dignité à l'art américain ».

Une rétrospective des oeuvres de la dynastie des Wyeth (son père, lui-même, et son fils Jamie Wyeth également artiste peintre), a été organisée en 2012 à la Fondation Mona Bismarck.

Andrew Wyeth fut, de son vivant comme aujourd'hui, peu visible en France. Mais il est très célèbre aux États-Unis et en Grande Bretagne. Il est vrai qu'en France, depuis un demi-siècle, le monde de l'art contemporain s'emploie à valoriser surtout les démarches minimales et conceptuelles.

L'art réaliste est un art populaire. Or, être un « artiste populaire » a toujours été une aspiration essentielle pour moi.

Andrew Wyeth est un peintre figuratif, plus inspiré par les grands maîtres classiques italiens que par un modernisme issu d'une interprétation contestable de l'œuvre de Marcel Duchamp. Il peint les hommes et les femmes, dans toute la dignité de leurs gestes quotidiens. Il peint la Nature. Il la sublime. Loin de l'agitation, il capte la magie de la lumière et célèbre le silence.

« Lorsque j'étais enfant - écrit Wyeth en 1995 - et que les autres allaient à l'école, mon éducation se faisait parmi les champs de maïs et les bois. C'étaient mes amis. »

Il est possible d'apparenter la démarche de Wyeth à celle du peintre Balthus, qui dirigea la Villa Médicis à Rome mais fut longtemps sous-estimé. Jusqu'à ce que l'historien d'art Jean Clair, impose, contre l'avis général, en 1983, une exposition au Centre Georges Pompidou. À l'époque, le monde des critiques d'art dénonça un retour « suspect » du classicisme. Jean Clair menait alors un combat, qu'il mène toujours, pour l'art figuratif. Ce combat m'intéresse.

Comme un autre grand acteur du réalisme américain, Edward Hopper, plus connu en Europe, Wyeth a enrichi l'Histoire de la peinture.

Il est surtout connu, en dehors des Etats-Unis, grâce au catalogue de son exposition, organisée par le musée de Kansas City en 1995.

Dans la préface de ce catalogue Thomas Hoving, directeur du Metropolitan Museum de New York, explique pourquoi Wyeth n'est pas un romantique.

D'ailleurs, il préfère la peinture au dessin qu'il juge « émotif, rapide, abrupt ».

Wyeth comparait le dessin à « une sorte de coup de feu ».

C'est pourquoi Wyeth s'applique à « se détacher » de ses sujets.

Et pour cette raison, lorsqu'il faisait le portrait de son épouse, Betsy, il attendait qu'elle dorme, afin de pouvoir la dessiner en toute sérénité. Il a longtemps essayé de la peindre alors qu'elle était en train de cueillir des mûres, mais n'y est jamais parvenu.

En revanche, les mûres, il adorait les dessiner. Il coupait une branche, la disposait dans l'atelier, puis commençait à travailler. Et à chaque fois qu'il avait terminé le dessin d'une mûre, il la mangeait, avant de dessiner la suivante.

Wyeth était patient et aimait creuser toujours le même sillon. Il conserva des années durant les mêmes modèles, choisis parmi ses amis.

A propos d'amitié, il a peint aussi un de ses voisins, un afro-américain pauvre, qu'il représente avec des chaussures aux bouts coupés et un veston usé sur l'encolure duquel il pose une tête pleine de dignité.

Car Wyeth s'applique à se « détacher » de ses sujets.

Il a peu écrit lui-même à propos de son œuvre. Mais ses mots – rares - sont beaux :

« Je ne restais jamais à un seul endroit quand je peignais un paysage. Je vibraï. Je bougeais. Il m'est impossible d'avoir un œil photographique. Je voulais capter le mouvement de la scène, comme, par exemple, la majesté d'un arbre vieux de 500 ans. »

Il prenait son temps. J'aime cela.

*

Après avoir découvert l'œuvre d'Andrew Wyeth, j'ai voulu savoir qui avait occupé avant nous le fauteuil N°6.

J'ai été surpris de découvrir, entre autres, Rossini qui m'a initié, tout comme des milliers de jeunes Sénégalais de mon âge, à la musique dite classique. Par le biais de la bande son d'un western : « Les Justiciers du Far West ».

Gamins de douze ans, nous étions chacun, à la fois cavalier et cheval, dans la cour de récréation de l'école Faidherbe. Nos galops étaient rythmés par la musique du film. Nous l'interprétions dans une indescriptible cacophonie, sans savoir qu'il s'agissait là de l'ouverture de Guillaume Tell de Rossini.

Je ne pouvais alors imaginer qu'un siècle plus tard, je serai son lointain successeur.

Et que je réaliserai moi-même une série sur la bataille de Little Big Horn.

J'aimerais maintenant vous faire partager l'extrait du film dont je vous parlais à l'instant, et qui faisait fureur au cinéma Corona de Rebeuss, le quartier de mon enfance.

Extrait de film

En Afrique, nous avons pour coutume de toujours remercier nos parents, avant quiconque et avec émotion.

Sans doute est-ce là ce qui a fait dire à Senghor « l'émotion est nègre, et la raison hellène ». Ce qui lui valut quelques reproches de la part d'intellectuels qui ne comprenaient pas pourquoi on ne pouvait conjuguer émotion et raison.

Mais peut-être cette célèbre formule ne procédait-elle que de ces envolées lyriques dont le poète avait le secret.

Je ne voudrais donc pas terminer ce discours sans remercier mes parents.

Mon père, sans s'en douter peut-être, m'a appris à avoir confiance en moi.

Lorsque je lui apportais des figurines taillées dans du calcaire, il semblait satisfait de les montrer à mon oncle et à ses amis, en leur laissant entendre que j'avais « des dispositions ».

Cependant, que je lui ramène de bonnes notes, ce qui était rare, ou que j'obtienne mon certificat d'étude, en 1949, il me disait toujours: « je n'en attendais pas moins de toi ».

J'en ressentais une certaine frustration.

Je ne serais pas étonné que, là où il est aujourd'hui, entouré de la famille enthousiaste, il leur dise encore: « Je n'en attendais pas moins de lui ».

*

Nous regrettons l'absence de Monsieur le Président Macky Sall qui est là où tous les coeurs convergent depuis jeudi. J'aurais aimé lui dire que, comme ses prédécesseurs les présidents Abdou Diouf et Léopold Sedar Senghor, il est à nouveau en train de faire du Sénégal un pays qui compte sur la scène internationale et que je suis conscient des efforts qu'il déploie sur le plan social. Pour cela, je suis à ses côtés.

Je vous remercie une fois de plus mes chers confrères de m'avoir chaleureusement accueilli parmi vous.

A vous mes amis qui êtes venus de loin, et à vous qui n'avez eu que la seine à traverser, à vous mes chers enfants et petits enfants, à toi Béatrice, je vous dis du fond du coeur merci.